

**« La vie est un roman »  
écrire à partir du réel**

Atelier d'écriture à l'école « Les mots », 4 rue Dante, Paris 5ème- janvier 2018  
animé par Ingrid Thobois [www.ingridthobois.com](http://www.ingridthobois.com)

Fallait-il prendre le parti de la défense ou celui du jugement ? Depuis le début de mes études de droit, la question me taraudait. D'abord, que signifiait incarner la défense ou rendre le jugement ? Sur le chemin qui mène à l'université, je cherche la réponse sur les branches des arbres. J'entends d'ici un merle qui pourrait me souffler la solution. Une chose est sûre, que je juge ou que je défende, les enfants seraient au centre de ma carrière. Oui, les défendre, jeter toute son âme dans la plaidoirie, toucher le cœur de la cour et sortir l'enfant des griffes de son destin. Mais quand on défend, on n'est sûr de rien. Ou de si peu. Enfin, on fait de son mieux. Avec ses convictions. Son code pénal. Et la misère humaine autour. Oui mais œuvre-t-on vraiment pour une cause si on ne peut jamais trancher ? Trancher dans les vies comme on tranche le gras du jambon. Ceci est mauvais, je l'éloigne.

Au bord du trottoir, un petit bonhomme rouge s'allume au bout de son poteau. Signe d'impuissance ! Stoppé net ! Et si c'était ça la vie de l'avocat ? Rester à la limite de l'important. Toujours arrêté au pied de la décision. Sans pouvoir.

Le magistrat lui, derrière le velours noir de ses paupières, secoue ses nuits d'insomnie. Assis contre son oreiller, il s'interroge. Faut-il en conscience envoyer l'enfant en résidence chez son père alors qu'on le sait instable et alcoolique. Oui mais si l'enfant se sent mal chez sa mère, et qu'il dépérit ? En effet, la femme que je viens de croiser n'a pas l'air commode. Je plains déjà sa progéniture. Alors ? L'orphelinat ? Les services sociaux ? C'est pire que tout. Et les frères et sœurs ? Faut-il les séparer pour les envoyer en famille d'accueil ou les laisser ensemble au couvent ? De quoi passer des nuits blanches. Et la réponse n'est pas toujours gravée dans le marbre de la jurisprudence. On vous soumet toujours des cas nouveaux. Et pour décider, vous êtes seul.

Je ne sais plus, c'est exaspérant. La langue de feu de la magistrature s'abattra-t-elle un jour sur mes épaules ? Les pentecôtes judiciaires, ça n'existe pas. Les solutions viennent toujours d'un côté inattendu.

Au pied de la porte qui mène à l'amphithéâtre, un sans abri et son petit garçon sommeillent sous une couverture. Sans leur demander leur avis, je leur achète deux menus à la boulangerie d'à côté. Cette fois au moins, j'ai décidé.

Charlotte Winston

\*

Pour rien au monde Pierrot n'aurait manqué cette journée. Même s'il fallait se lever à 3h du matin pour être à [8h à Porte Maillot](#). Il fait encore nuit et bien froid malgré la combinaison de cuir épais, les gants triple couche. La Harley a bien roulé. Pierrot est parti environné par les potes de son club de bikers de Dijon. Le plus difficile avait été d'être accepté . Tous les bikers de France voulait y être, surtout ceux de l'aristocratie de Harley. Le président de son club lui avait téléphoné l'avant veille « *tu en es pour Johnny ?* » « *tu parles que j'y vais, le patron dira ce qu'il voudra mais j'y vais* ». Mais il sait bien que le patron sera d'accord. « *je t'envie, il lui a dit, moi aussi j'aurais aimé descendre les Champs élysées avec tous les copains pour lui dire un dernier adieu* ».

Autour du palais des congrès on entend comme un doux grondement, le ronronnement régulier caractéristique du moteur de cette moto mythique.

Lentement les engins se mettent en ordre de marche autour du camion organisateur.

Il faut remonter l'avenue de la Grande Armée pour être à 10h au départ à l'Arc de Triomphe.

La moto pour Pierrot c'est plus qu'un passe temps, c'est son rêve, quasiment un idéal. Tous les dimanches il va chercher des pièces rares, répare, graisse, nettoie, fait briller.

En 2014 il a participé à l'Euro Festival des Harley Davidson dans le golfe de St Tropez : 4 jours de folie, de fête de fraternité.

Il a toujours rêvé de pouvoir passer sa vie autour de la moto. Un copain de son fils lui a parlé d'un projet fou : monter une start up (comme ils disent), pour organiser des roads trips à moto en Inde. C'est loin l'Inde, il connaît pas. Laisser sa vie en Bourgogne, le garage où il travaille, les potes du club, les virées du dimanche dans les vignes.

*Hey Pierrot tu attrapes ?* Ils ont confectionné une grande banderole avec écrit en rouge « on a tous quelque chose de Johnny ».

Tout le monde est fin prêt pour la descente de la plus belle avenue du monde. Surtout aujourd'hui. Même le soleil froid de l'hiver est au rendez-vous.

« *oh Marie si tu savais ...* » lui vrille le coeur. Il s'accroche au calicot, le tient avec respect.

Et si je me lançais, si je vivais ce projet fou ? C'est plus de mon âge ..Et pourtant ... Dans la dernière ligne droite de la vie, pourquoi ne pas mettre les manettes à fonds ?

Les énormes sonos des champs Elysées explosent « *qu'on me donne l'envie, l'envie d'avoir envie, qu'on me donne la vie* »

La vie. Il a raison Johnny.

Il va les aider les gamins de la start up.

C'est parti pour les voyages en moto au Rajasthan.

Nathalie N.

Bon, ça y est ! La date du concours pour professeurs des écoles a été publiée. Je suis prête ! Cela fait bien deux ans que je me prépare pour ce moment. Maintenant que le jour fatidique est connu, je n'ai plus qu'à réviser quelques notions d'histoire. C'est facile.

Mais ! Il y a un mais .. Tout petit, rien de si terrible. Seulement une petite opposition des bas quartiers. Oh, oh ! Mauvais signe. J'ai un mauvais pressentiment. Ça sent l'auto-sabotage. Il faut absolument mettre toutes mes parties en accord, vite ! Cette fois, il le faut, c'est un impératif ! Donc

...

Réunion de famille de toutes mes parties composantes

Ordre du jour : Passer le concours pour professeur des écoles

Parties présentes : la Raison, le Corps, la Conscience, le Bon sens et la Peur

La Raison : Bon Messieurs – Dame, voilà, nous y sommes ! la date du concours a été publiée. Il faut qu'on y participe. Cette fois, pas de faux pas, ni de sabotage. Faites gaffe !

Le Corps : Mais qui a décidé que c'est toi qui commande ?

La Raison : Moi, tout le monde ici sait que je suis la plus compétente pour prendre les décisions.

La Conscience : ça, c'est à voir ...

Le Bon sens : Pourvu qu'on aboutisse à quelque chose de concret !

Le Corps : Je ne me sens pas bien. Je transpire à l'idée !

La Peur : On n'y arrivera jamais !

La Raison : C'est justement pour cela qu'il faut bien se préparer. Là, on a besoin d' une organisation minutieuse, structurer le temps ; Donc, voyons... 7 heures de travail, 8 heures de sommeil, le repos, c'est important

Le Corps : ouais, t'as raison

La Raison : Il reste 6 heures pour étudier ; révisions, consultation d'ouvrage à la bibliothèque, exercices et simulations, ...

La peur : et si cela ne suffisait pas ?

La Conscience : Sois pas pessimiste !

Le Bon sens : Bon, si on considère que nous nous sommes préparée assez bien pendant des mois, en attendant la sortie de la date officielle des compositions, ça ne devrait pas si difficile à ce stade. C'est une phase de révision, juste pour la mémoire !

La Peur : Oh mon Dieu ! La mémoire, celle qui nous lâche toujours au mauvais moment ! Merde, nous sommes dans la merde !

La Raison : Ehi ! Pas de panique, s'il vous plait ! Il faut seulement un programme bien élaboré et un plan B.

La Peur : ffff...

La Raison : Tu vois, tout est sous contrôle.

La Conscience : Petite question impertinente...

La raison : Je t'en prie, ne recommence pas avec tes questions existentielles, s'il te plait !

La Conscience : je la pose quand même ; Est-ce que c'est vraiment, sincèrement et profondément ce qu'on veut faire dans la vie ? Professeur d'école ?

Le Corps : ça m'agite ! je transpire !

Le Bon sens : Mais non, t'inquiète. Rien n'est définitif. On veut seulement s'assurer un revenu sur. Il faut bien qu'on mange. Donc, rien de tragique. Relaxe !

Le Corps : Je vais essayer. Je fais mon exercice de respiration que j'ai appris au cours de yoga, ça me relaxe. Ça me détend.

La Raison : Bravo ! Rappelle-toi de le faire le jour J. Conscience, tu as d'autres objections ?

La Conscience : Non, pas d'objection. Seulement des interrogations.

La Raison : Garde-les pour toi. Cette fois, on fonce droit au but. On ne tergiverse plus ! c'est décidé : on se présente au concours de professeur des écoles.

MB

\*

Allez souris. Dis bonjour. Bonjour, bonjour. Personne ne me regarde. Merde, j'ai pas mis mon badge. Ah, salut Bob ! Tu feras gaffe, y a la friteuse qui bip.

- Bonjour, Doris c'est ça ?

- Tu seras en caisse aujourd'hui.

Sec, mais efficace le boss. Allez, on y va. Ne rien prendre personnellement. La caisse 2. Voilà j'y suis. Voilà voilà. Comment ça, on y va ? Merde, il me regarde. Je suis trop lente. Il doit se dire qu'il me manque une case.

- Bonjour Mad.. Mons...

Merde, c'est quoi ça ?

- Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

Non mais t'es grave, c'est quoi ce ton sorti du village de Oui Oui ?! Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ? Putain j'ai honte, ça y est je rougis. Je rougis. Je rougis. Je rougis. Argh ! Je clique. Ca va trop vite. Frites, j'ai entendu le mot frites. Happy meal. Coca. Je tape hyper vite. Voilà le ticket. J'assure. On respire. Ce job est fait pour moi. J'enchaîne. Next. Un menu Big Mac. C'est parti. On enchaîne ! Trois Sundays, c'est parti, par carte ! J'adore ! Je vais torpiller le nombre de commandes à la minute. Superwoman me voilà !

- Bienvenue chez McDonald's !

Ah très bien ce ton, très bien. C'est qui la nouvelle employée du mois ? Va falloir s'habituer à ma tête les gars. Dans deux jours c'est moi la nouvelle boss. Tiens, y a toujours la friteuse qui bip. Roger, faut y aller sur les frites là, quand ça bip c'est que c'est cuit, pas besoin d'attendre que la machine explose.

- Oui Madame, les serviettes sont à l'entrée.

Mais de rien Madame qui dit pas merci. Allez au suivant. Ouh, qui a dit que tous les bébés étaient beaux ? Y a des exceptions, j'en tiens une !

- Bienvenue chez McDonalds ! Un Happy Meal, c'est parti !

Mais bien sûr, je ne savais pas qu'on pouvait croquer des frites quand on n'avait pas de dent. On enchaîne. Tiens, c'est qui le mec là ? Pas mal du tout dis donc. Qui c'est qui va être promu manager et se trouver un mari par la même occasion ? D'une pierre deux coups... Ah merde, voilà tu te déconcentres deux secondes et ça dérape.

- Excusez-moi, vous disiez ? Non je ne suis pas sourde, juste un peu fatiguée.

ET CETTE PUTAIN DE MACHINE A FRITES QUI BIP. On reprend.

- Trois Coca...

Vas y Jeannine, prends ton temps. En même temps c'est vrai que les menus en hauteur c'est pas pratique pour les myopes. Note pour moi-même, faire un mémo au directeur de région.

- Deux hamburgers... Oui prenez votre temps...

C'est le slow food, un nouveau concept tout neuf pour Jeannine. Je pourrais carrément prendre la direction marketing dans un ou deux ans. J'ai plein d'idées pour les Jeannine moi tiens. Les frites en purée, première chose. Les compotes aux pruneaux, deuxième chose. Rapport aux intestins paresseux. Une chaîne de McDo dans les maisons de retraite, troisième cho...

- Oui Madame, je suis toujours là. Non le ketchup n'est pas fait maison.

Ca y est, Jeannine me saoule. Ca me saoule. Respire. La machine à frites qui... Putain respire. Je vais pas lui faire ce plaisir là. Je sais qu'elle va m'appeler dès que je vais sortir. Peut-être même qu'elle m'a déjà envoyé un texto. Où j'ai mis mon portable d'ailleurs ? Un texto qui dira « Alors ma chérie ? ». Un truc anodin comme ça. Avec un petit smiley. Je lui ferai pas ce plaisir. Tiens d'ailleurs je vais même lui ramener quelques nuggets pour le diner. Je vois sa tête d'ici. Bon appétit Maman !

- En espèces Madame, oui bien sûr. Les toilettes sont à droite. Oui c'est la machine à frites qui sonne, c'est pour s'assurer qu'elles restent bien croustillantes. C'est vrai que c'est un peu irritant. Bon appétit Madame.

Allez au suivant. C'est moi qui deviens une machine. Frites. Coca. Burger. Frites. Mais j'ai pris la bonne décision. Les diplômes ça sert à rien. Avaler des codes civils et jouer à Ally McBeal pour faire plaisir à Papa. La toge noire, les grands discours au prétoire, ça c'est dans les films. Si c'est pour finir commis d'office au commissariat de Gif Sur Yvette, merci mais ça sera sans moi. Allez ouste, dehors, tout le monde descend, les années 90 c'était hier. L'avenir c'est la frite ! La formation qualifiante. Les passerelles directes vers le management sans passer par la case bibliothèques, concours, et... Comment ça le petit a vomi ? En quoi cette information me concerne ?

- Euh, il y a des serviettes à l'entrée, je...

J'hallucine. Le mec vient de me mettre une serpillière dans les mains. Une serpillière ! Plutôt mourir que de raconter ça au diner. A qui je le refile ce balai ? C'est immonde. Je vais vomir aussi. Je vais vomir dans la machine à frites et puis sur Bob qui sait pas éteindre un minuteur. Je craque. Ils n'ont pas le droit de me faire laver les sols. Je suis hôtesse de caisse. Article 2 du code civil. Outrage qualifié. Ça va finir aux prud'hommes. Allez qu'ils se démerdent. Maman avait raison. Je suis une intello. Ally McBeal c'est moi. Je repars à la fac. Etudes de droit, me voilà.

Anonyme

\*

Chez Robert, à Vaison-la-Romaine, nous avons passé d'excellents jours de fête en cette fin d'année. Cependant, je dois avouer que je n'étais pas complètement déconnecté du travail. Tous les jours je surveillais mes mails professionnels et, bien sûr, dans certains cas, je devais y répondre. Je pratiquais cet exercice subreptice en général tôt dans la matinée, quand toute la tribu n'était pas encore en marche. Vint le jour du départ, le moment de la séparation, les embrassades et tout ça. Ultime branlebas de combat ! Donc, juste avant de partir, je boucle mes petits dossiers et éteins mon ordinateur. Tout d'un coup, je me trouve face à un écran noir. Je suis sûr que cela vous ait déjà arrivé. Pas seulement l'écran noir, mais ce suspens irritant, le fait que cet écran noir n'en finisse pas de s'imposer, qu'il vous retienne là, au dernier moment, précisément lorsque vous êtes pressé. J'ai cru que mon ordi était foutu, qu'il avait choisi de rendre l'âme, là à cet instant. Qu'il avait attendu ce moment pour se distinguer. Non seulement, nous étions suspendus à son bon vouloir mais je craignais d'avoir tout perdu, et pire encore je ne savais pas ce qu'il se passait. Foutu ? Pas foutu ? Fallait-il attendre ? Que faire ? Robert vint à mon secours. Il n'était pas pressé de mettre dehors cette encombrante tribu qui campait chez lui depuis si longtemps, non, il venait simplement m'aider, calmer le jeu, me sortir de là, comme au bon vieux temps ! Grâce à lui je finis par comprendre que Windows avait tout bonnement décidé de faire de ce moment l'instant d'une mise à jour. Sacré Windows ! Justement pendant les fêtes. Message à l'écran : « Attention Prière de ne pas éteindre votre ordinateur » me dit Mr Windows. Sacré farceur ! Oui d'accord, mais nous avons 800km à faire en voiture pour rentrer et nous sommes déjà quelque peu en retard Mr Windows, si vous voulez bien vous activer. Ce fut au final un quart d'heure qui nous a paru bien long. Robert me dit « Ce n'était pas si long tu sais ! Des fois ça dure presque une demi-journée ! »

J.M.B.L.

Je voulais voyager, voir des mondes nouveaux, des gens nouveaux. Non pas que j'ai eu fait le tour de tous ces gens qui constituaient ma famille, mon entourage, mon pays et pour tout dire ma

civilisation. Non je ne pouvais pas dire cela. Toujours est-il que je voulais faire des études d'anthropologie. Etudier des tribus du bout du monde, si vous voyez ce que je veux dire. J'avais tout simplement l'envie de contribuer à la compréhension de vies si éloignées des nôtres, même si j'avais aussi le besoin de sortir de ce monde. Je voulais non seulement faire les études mais bien sûr et surtout faire les recherches qui devraient s'ensuivre. J'en suis toujours là, à envisager de m'engager dans des études, mais sans décider de commencer.

En attendant, depuis quelques mois je travaille dans une boîte de dépannage. J'observe mes collègues et même tous les autres collaborateurs de l'entreprise. Avec beaucoup de distance. Un peu comme un entomologiste observe des insectes. Ou si vous préférez, avec l'attention de celui qui regarde une télévision dont le son est coupé et cherche à comprendre à quoi rime toute cette agitation. A propos je ferai bien de l'éteindre cette télé! Personne ne la regarde pour le moment. Mais elle continue d'imposer sa présence. Bon, j'hésite encore. Il ne fait pas de doute que cette idée est aussi un biais pour me comprendre moi-même, genre jeune homme à l'orée de la vie active. Faut admettre que ce que je sais de moi-même n'a guère été mis à l'épreuve jusqu'ici. Par ailleurs ce que je sais de nous autres les hommes sur cette terre, en général, ce qui m'en a été transmis à cette heure, ne me paraît ni évident ni cohérent. Je reconnais aussi que quitter l'environnement familial ne nécessite pas obligatoirement d'aller au bout du monde. Même si cela a l'avantage d'être radical. Style, je prends des décisions, je ne fais pas les choses à moitié. A la différence de ceux qui prennent leur indépendance à 5km des parents, au risque de revenir tous les weekends chez maman et papa. Au fait maman, est-ce qu'elle a fait ma lessive ? Je dois partir demain en déplacement. Est-ce que tout est prêt ? Il est certain qu'il y a un monde entre le dépannage et l'anthropologie. Evidemment, le dépannage c'est provisoire. C'est juste pour dépanner quoi ! Mais pour l'anthropologie il va falloir que je me décide, et pas dans 5 ans. Il sera trop tard. Pourquoi n'étudierai-je pas plutôt les chats, cette espèce si domestique et si énigmatique. Comme Minou qui se frotte à l'instant contre mes jambes. Après tout qu'est-ce que l'on sait vraiment de ces animaux-là ?

J.M.B.L.

\*

### Devenir grande

Lorsque j'ai débarqué à Paris après quelques années d'absence entre Bordeaux, le Mexique et l'Argentine, je me suis retrouvée dans le 15ème arrondissement tout simplement parce que mon copain du moment y avait ses habitudes et sa famille. Je crois que ça me convenait cette vie là puis j'étais proche de Orly, un moyen assez facile pour rejoindre par les airs ma province natale.

C'est drôle car c'est un tout autre Paris que je fréquente aujourd'hui.

Pourtant, je garde un souvenir enjoué de ces années où je voulais être grande avant l'heure en endossant un pseudo-rôle de mère de famille idéale aux fourneaux qui va faire ses courses rue Lecourbe et reçoit à diner ses invités dans son appartement à deux pas de la place de Breteuil. Puis c'est vrai qu'à la différence de mon cher et tendre 10ème arrondissement actuel, j'avais la chance d'être entourée de parcs et d'arbres, de poumons verts en pleine urbanité sans parler de la présence de la Seine à quelques battements d'ailes.

D'ailleurs, je me souviendrai toujours de ce 5 février 2013. Il faisait un froid terrible et je travaillais chez Chloé. Ce que je faisais n'avait aucun sens mais je m'obstinais dans ce métier car j'avais besoin de rentrer dans les cases, de faire comme les autres, d'être dans la normalité en ayant un travail salarié dans une maison de prestige. Ce jour là, je me promenais dans mon ancien quartier que j'avais alors déserté pour regagner la Rive Droite et c'est en m'asseyant sous un banc arboré de la rue Rouelle que j'ai commencé à me sentir nostalgique.

C'est vrai, les mois de février sont lourds, alors imaginez à quel point pour la Niçoise que je suis, ça peut être douloureux. On n'en peut plus de l'hiver, on n'en voit plus le bout si ce n'est le bout rouge

de son nez, notre doudoune préférée (pardonnez-moi mais je ne comprends toujours pas cette mode) est devenue une extension de notre couette et on rêve à des moments chaleureux pour se mettre du baume au cœur.

Si je n'ai jamais été une grande fan des fêtes de fin d'année préférant les piques niques printaniers ou les bains de soleil sur la plage au large d'Antibes et sur la côte au Nord de l'Italie, je dois reconnaître qu'enfant, certains Noëls m'ont littéralement emplies de joie. Je repense en particulier à cette époque où je devais avoir 7-8 ans, cette époque faste et joyeuse où je n'avais encore pas été confrontée à la mort de mes proches, cette époque où toute ma famille était réunie : parents, grands-parents, frères aînés, cousins-cousines, oncle-tantes, pièces rapportées. On devait être une trentaine à table. C'était exaltant et moi je trépignais d'impatience courant dans le couloir qui rejoignait la salle à manger à la cuisine au grand désespoir de ma mère qui elle est était bien stressée, contrainte de devoir gérer les invités, le dressage des assiettes, le service et tout ce qui s'en suit.

Nous vivions dans un appartement avec plus de 4m20 de hauteur sous plafond. Et à chaque fois, on trouvait le moyen avec mon père d'acheter le plus grand et le plus beau sapin de la Promenade des Anglais car si ce lieu mythique est plus connu pour ses plages et ses palmiers, c'est là que se vendait dans mon enfance les arbres de Noël. Une année, il était si massif que nous avons dû le couper au niveau du tronc sous le regard désapprobateur de ma mère qui s'arrachait littéralement les cheveux devant cette terrible entreprise venue saccagée son salon. Pourtant nous, je veux dire les enfants, on était trop fière, on avait envie de crier à quel point on était chanceux d'avoir un sapin si grand qu'il paraissait presque trôner dans son environnement naturel au creux d'une forêt dense.

C'est bizarre cette histoire de sapin quand j'y repense car s'ils étaient très imposants, physiquement présents dans mon enfance, ils ont aujourd'hui quasiment disparus de mon paysage mental. Non pas que j'en renie la portée symbolique mais tout simplement parce que ma famille ayant volé en éclat au quatre coins de la France, les dîners de Noël se sont réduits comme peau de chagrin, donnant à ma mère la possibilité exquise, l'occasion fabuleuse de ne plus s'enquiquiner avec ces décorations de pacotille. Notre arbre enchanté aux effluves vertes et boisées ayant peu à peu été remplacé par une vulgaire lampe Habitat de forme triangulaire. Un sapin contemporain haut comme trois pommes, une sorte de structure conceptuelle vaguement illuminée, bref appelez ça comme vous vous voudrez.

Adieu donc l'appel de la forêt imaginaire, fini le parfum de Noël, on pourrait acheter un de ces sprays d'intérieur artificiels, artificieux pour combler le manque. Qu'importe, rien n'y fait. Février a bien sonné à la porte. La vie reprend ses droits dans ce flux basic, limpide, presque cyclique. Et pourtant, je ne peux m'empêcher de me demander à quel moment les choses changent, je veux dire quand est-ce qu'on grandit de plein fouet, que l'existence nous fait bam bam en pleine figure pour nous rappeler que rien n'est jamais acquis ou figé. Y a-t-il un matin où on se dit «tiens ça y est je suis contrainte de devenir adulte cachée derrière mes boucles blondes ?" Que s'est-il passé au juste ? Peut-être parce que j'ai cessé d'aimer mon terrible complice de jeunesse, que ma meilleure amie s'est foutue en l'air sur un coup de tête débile et que mes parents ne sont plus les garants de la sagesse, eux-même prises aux mains des pires paradoxes,

Me revoilà reléguée à ces moments ordinaires, reclus dans mon appartement parisien ponctuée de tabac froid, de thé amère trop infusé, d'épices tandoori, de ces doggy bags faits d'écrasée de pommes de terre, de crème d'avocat, bref tous ces trucs veggies qu'on s'évertue à conserver précieusement dans le réfrigérateur pour se donner bonne conscience.

C'est la banalité du quotidien qui gagne du terrain, bancale mais charmante avec sa mauvaise haleine, ses odeurs de transpiration comme ces soirées trop arrosées à s'exalter, s'épuiser, s'éreinter sur la piste de danse, la clope au bec, les talons dans la main.

Ces instants de légèreté où l'on fuit bêtement sa trentaine et que l'écran de l'phone venu s'éclater en mille morceaux au sol pour la millième fois, rompt brutalement. Ah la belle affaire ! On était si bien pourtant, l'ivresse parfaitement dosée, la configuration idéale, les énergies en osmose, pourquoi faut-il toujours que le matériel vienne interférer dans nos émotions, supposées plus nobles, plus louables. Ah

comme je les redoute, ces petits drames de la vie courante qui obligent à redoubler d'imagination pour convaincre un conseiller Apple de faire une exception pour cette fois, le supplier corps et âme de pardonner cette insouciance qui instantanément nous replonge en terres adolescentes lorsque l'on se faisait attraper dans les transports sans payer. Nan mais sérieux, c'est quoi le problème avec la vie d'adulte ? Qu'a t-elle de si terrible ? Elle est fragile, elle se rompt, elle se brise parfois, comme ce satané téléphone visiblement.

La rupture est une vraie question, rupture amoureuse, rupture d'un contrat de travail, rupture du quotidien, rupture tout court.

C'est un accouchement dans la douleur mais c'est un mal nécessaire. Ca fait grandir d'un coup.

J'avais 20 ans lorsque j'ai découvert le Mexique, je me sentais grande car j'ai un tempérament débrouillard, je n'ai pas froid aux yeux, je fonce tête baissée sans trop m'encombrer de ces questionnements intempestifs qui parasitent l'esprit. Pourtant, je n'étais qu'aux prémises, aux balbutiements de ma vie d'adulte.

Je m'en suis d'ailleurs vite rendue compte lorsque j'ai rencontré Karin, mon amie suédoise avec qui j'ai partagé un appartement durant mon année d'échange universitaire. Elle avait 5 ans de plus que moi et savait déjà ce qu'elle voulait faire dans la vie. De mon côté, je rêvassais en mordillant mon stylo et la seule chose qui me faisait réagir c'était l'obtention de mes 50 crédits ECTS pour valider mon année mais je n'avais strictement aucune idée de ce que j'allais faire ensuite. Puis, je trouvais ça intrigant cette Suédoise venue s'installer dans la ville de Mexico pour défendre les droits de la femme. Elle était engagée. Je l'admirais beaucoup, elle m'impressionnait par sa capacité d'adaptation, son recul sur les événements. Polyglotte, elle était en dehors de sa langue maternelle, full-english speaker, comprenait le français avec une facilité hors pair sans parler de son espagnol qui me donnait parfois envie de me cacher sous la table avec mon accent à couper au couteau. Peut-être par orgueil ou simplement par grande curiosité, j'ai eu envie à mon tour de découvrir son pays. Je me rappelle de ce WE où l'on a attrapé le premier bus pour rejoindre la mer étouffées par la pollution et les buildings environnants. Elle me racontait dans le bordel ambiant qui nous entourait à quel point les Suédois étaient ordonnés, toujours à l'heure, respectueux. Ça contrecarrait tant avec notre vie ici et je dois avouer que par moment, je saturais jusqu'à plus soif de ce côté latin, épris de contingence. J'avais envie d'une vie bien rangée, de me rapprocher de la nature, de ralentir le rythme. Alors pourquoi ne pas continuer ma route jusqu'à Stockholm ?

Pauline